



CLAIRE DENAMUR

LA VAGABONDE

Il est loin le temps du premier album acidulé, dans lequel la jeune songwriter déroulait, déjà avec talent, ses histoires menthe à l'eau de cœurs brisés. Depuis, Claire Denamur a fait le mur et tracé sa jeune route sur les chemins poussiéreux de l'americana. Flingue au poing et guitare en bandoulière. La belle blonde (pas de Belgique) revient en *Vagabonde*, cuir, gomina et rock attitude, pour un nouvel album cathartique. On fait escale sur la route Denamur.

Un mot sur l'artwork de ton album : sur la pochette, tu arbores un look très fifties, toute vêtue de cuir et les cheveux gominés. Pourquoi ce trip ?

En écoutant les maquettes de l'album, j'avais l'impression d'entendre un tout masculin, qui me ramenait à mes influences, Johnny Cash, Lou Reed ou Elvis Presley, je me suis donc amusée à me travestir. Je voulais porter quelque chose d'androgyné, une neutralité sexuelle, afin de m'effacer pour que l'on puisse se concentrer sur la musique et le discours.

Pourquoi ce titre "Vagabonde" ?

Il y a un an et demi, quand j'ai commencé à écrire, j'avais l'impression de ne pas avoir mis le doigt sur ce que je voulais faire par rapport à mon premier album. A l'époque, "j'introspectais" pas mal pour plein de raisons personnelles, j'étais dans une période assez obscure... Quand je prenais la guitare, aucun accord majeur ne sortait, j'étais vraiment dans le Mi et le La mineur. (sourire) Quand je réussissais enfin à sortir du mineur, je rentrais en mode blues. Le titre *Vagabonde* vient de là. Je te donne un scoop : à la base, on avait un titre d'album avant même que le disque ne soit terminé. J'étais en studio à Montréal avec Jean Massicotte, le réalisateur. A un moment, il me dit : "Avec ton caractère, tu me fais penser à "The girl with a gun" !" Ça a été comme une espèce d'épiphanie. C'est exactement l'histoire de cet album : j'ai l'impression d'avoir flingué pas mal de gens, métaphoriquement parlant, et de m'être également pris pas mal de balles dans la tête. Comme la maison de disques ne voulait pas de titre en anglais, j'ai relu mes textes, et dans la chanson "D'un autre monde", je chante "Je suis la vagabonde". Comment se fait-il que je me permette de dire ça ? Pas une vagabonde, mais LA vagabonde ! Voilà l'idée : je vagabonde, c'est ma quête de liberté.

Ce flinguage dont tu parles explique-t-il le fait que tu ne cesses de dire qu'il s'agit-là non pas de ton second mais de ton premier album, comme si tu effaçais le passé pour repartir à zéro ?

Non, c'est plus lié à mon vécu, mon rapport aux autres. Mes erreurs m'ont permis d'apprendre, c'est pour cela que ma reprise de "Hurt", popularisé par Johnny Cash, me touche beaucoup, car les paroles

décrivent tout cela, au travers du thème de l'héroïne. Le texte dit : "Je te donnerai tout, y compris mon empire de malfaisance".

Donc, c'est ton premier album...

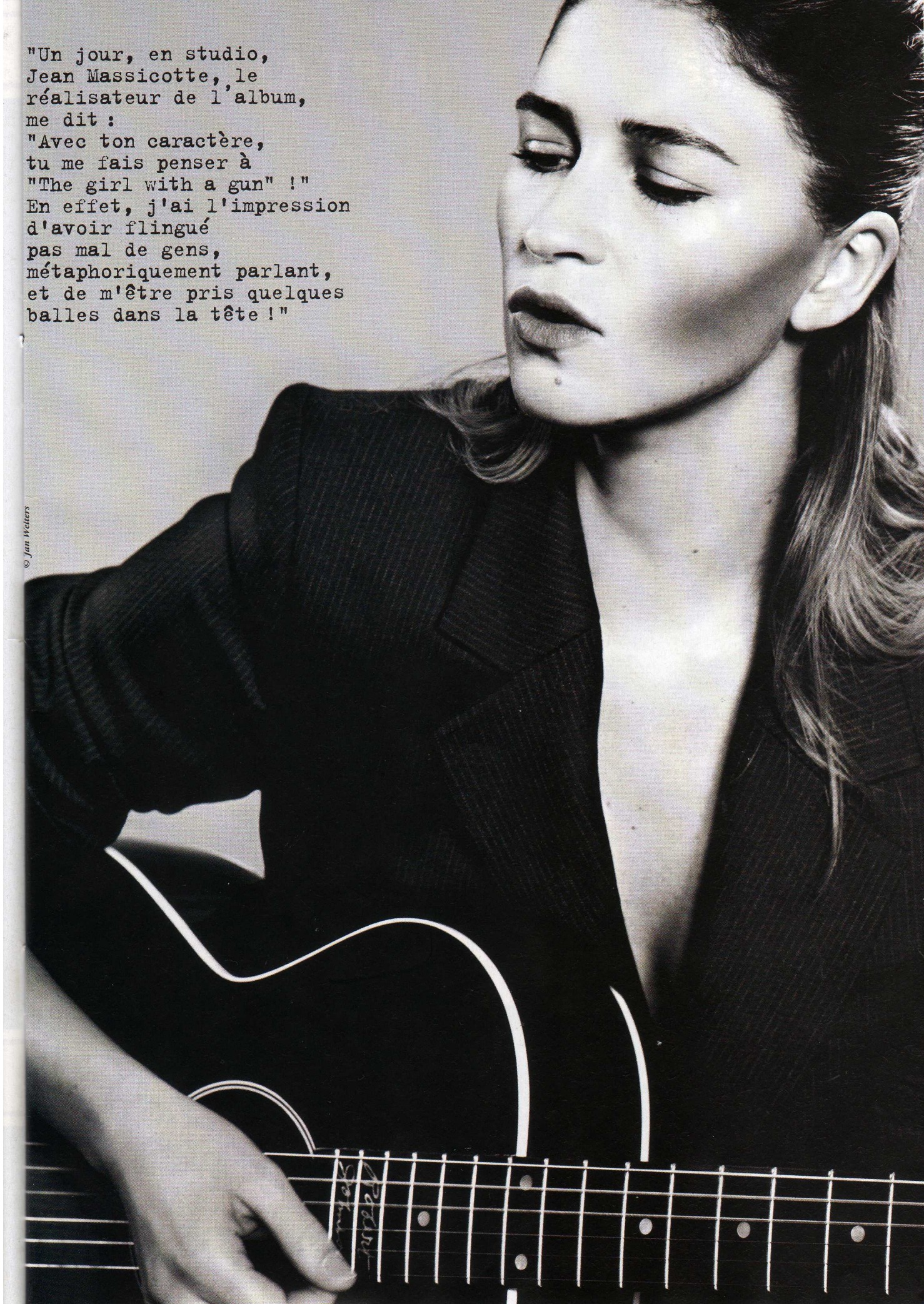
Oui, j'estime avoir proposé un album qui me corresponde, musique et paroles, qui sort de mes tripes. Finalement, le premier disque était un album zéro, celui-ci le premier. Il faut comprendre qu'à l'époque, j'étais serveuse dans un bar à Bordeaux. Un jour, un gars d'une maison de disques me remarque, me propose un contrat et six mois plus tard, je rentre en studio ! J'avais dix chansons écrites depuis mes douze ans, je parlais d'amours déçus, des premières fois où l'on te brise le cœur, du fantasme adolescent de l'homme de sa vie... Depuis, j'ai changé, j'ai d'autres centres d'intérêt que les bluettes ! (rires)

Cet album est en effet plus sombre que le numéro 0. On a l'impression que tu doutes et que tu es en révolte, comme quand tu declares : "Je ne comprends pas cette époque, alors je fuis, je m'évade".

Je ne suis pas réac', je ne me révolte pas contre cette société 2.0, mais je trouve que les gens sont bien moins avenants qu'à l'époque de nos parents. Aujourd'hui, je trouve que nous sommes devenus très individualistes, chacun fait gaffe à son petit confort, son gain, sa consommation, à ses meubles de déco, et ça m'énerve d'entendre parler de ça systématiquement. Je m'en fous de mon canapé ! Ce n'est pas une révolte, mais j'aimerais que la société, en tant qu'institution, se réveille et qu'elle dise : "Quel est le plus important : produire des bagnoles à 35 000 euros ou nous permettre de respirer de l'oxygène pur en 2030 ?"

"Un jour, en studio,
Jean Massicotte, le
réalisateur de l'album,
me dit :
"Avec ton caractère,
tu me fais penser à
"The girl with a gun" !"
En effet, j'ai l'impression
d'avoir flingué
pas mal de gens,
métaphoriquement parlant,
et de m'être pris quelques
balles dans la tête !"

© Jan Weeters



Musicalement, tu t'inscris résolument dans le song-book américain.

Oui, c'était mon souhait. J'avais dit au directeur de mon label : "Je ne sais pas ce que donnera ce disque, mais tout ce que je sais, c'est que je veux faire de la musique nord-américaine." Je voulais proposer de grands espaces, de longues routes, des balades en voiture.

C'est ce qui te permet de te démarquer des chanteuses voix-guitare de la scène française actuelle : était-ce une volonté de ta part ?

Oui, car nous sommes si nombreuses dans ce type de formation ! Si tu veux convaincre les gens, il faut chercher à te démarquer, même si cela n'a pas été le point de départ de cet album. Je savais que cette musique américaine, qui me nourrit depuis gamine, n'est pas très développée en France.

Tu as d'ailleurs longtemps vécu aux Etats-Unis.

J'ai vécu à New York entre l'âge de 5 et 15 ans, pour suivre mon père qui bossait dans les assurances. Sur place, tous les ans, mon père et d'autres expatriés donnaient un concert de quatre-cinq heures, compilant des reprises du Grateful Dead, du Floyd, Weather Report, Pat Metheny etc. Ça m'a marquée. Il y a deux ans, quand je suis retournée aux States, j'ai traversé le pays en voiture, sans plan précis, avant d'échouer dans un coin du Colorado, dans des villages paumés, genre "Population : 2000", construits autour d'un bar-restaurant qui ne sert que de la Coors light et du whisky. Avec pour seul divertissement nocturne, une ancienne cafétéria transformée en karaoké, où l'on te sert des cocktails explosifs, comme le "Elvis



Presley", un mélange de tous les alcools du bar ! (rires) Ok, ces gens ne savent pas situer la France sur une carte, mais ils ont d'autres valeurs comme l'entraide et la solidarité.

Parle-nous de tes influences.

J'ai grandi avec la disco de mon père, ça allait de Johnny Cash à Pat Metheny comme je te le disais, de Janis Joplin à Pink Floyd ou Genesis. Je me rappelle surtout des "road-trips" familiaux : mon père nous embarquait, avec le chien, dans son vieux van Chrysler, sur la Route 66, au son de la country ; on écoutait la musique des grandes plaines. C'est là que j'ai écouté tous les CD de Led Zeppelin, de Crosby, Stills & Nash, dont je suis une grande fan, Joan Baez, America, les Eagles, etc.

Comment as-tu rencontré Da Silva, qui a largement participé à cet album ?

On s'est croisé en août dernier sur un festival ; il m'a avoué qu'il avait aimé mon concert - qui comprenait des morceaux du nouvel album car, le connaissant mieux aujourd'hui, j'imagine qu'il n'aurait pas fonctionné avec ceux du premier. (sourires) Quelques semaines plus tard, il était en rendez-vous avec mon directeur artistique, qui lui fait écouter un de mes morceaux très country. Il l'a aimé et m'a écrit un texte en français sur le thème des cheminots des années 20. Je suis tombée à la renverse ! Du coup, j'ai piqué son numéro de tel, l'ai contacté et me suis incrustée chez lui. En une semaine, on a écrit quantité de titres, comme "Bang Bang Bang", "Le Ciel" et "34 Septembre". Une rencontre magique !

"J'aimerais que la société, en tant qu'institution, se réveille et qu'elle dise : "c'est quoi le plus important ? Produire des bagnoles à 35 000 euros ou pouvoir respirer de l'oxygène pur en 2030 ?"

Comment as-tu découvert la guitare ?

Vers l'âge de 12 ans, ma sœur qui prenait des cours de guitare pour jouer du Kurt Cobain, a lâché l'affaire quand il est mort... (sourire) Du coup, j'ai récupéré sa guitare, une Ovation ; il n'y a pas plus dur pour commencer car elle t'arrache les doigts ! Bizarrement, j'ai commencé par jouer du picking - "Black Bird" des Beatles ou "Bron-Yr-Aur" de Led Zep, une espèce de picking un peu bluegrass sur lequel je me suis arrachée les doigts -, alors qu'aujourd'hui je n'en joue presque plus. Je verse plutôt dans le strumming et le jeu rythmique afin de me concentrer sur les mélodies. A 14 ans, à cause d'un mec qui m'avait brisé le cœur, j'ai composé ma première chanson à trois accords, Ré-Do-Sol, et en mineur déjà. (rires) J'aime cette simplicité : plus on perfectionne un jeu de guitare, moins on arrive à composer des chansons, à voir l'essentiel, l'émotion. Aujourd'hui, je t'avoue que j'aimerais me mettre au bottleneck, désaccorder quelques cordes et balancer un gros bluegrass bien dégueulasse !

LE CABARET DENAMUR

La songwriteruse a fait ses armes comme serveuse-chanteuse dans un restaurant de Bordeaux. Flash-back. "C'était un job parfait pour arrondir ses fins de mois : tous les soirs, quand le musicien résident prenait sa pause, je montais sur scène. Les clients hallucinaient, ils se demandaient ce que faisait la serveuse sur l'estrade ! Puis je retournais les voir pour leur proposer un dessert. (rires) C'est une très bonne école car il n'y a pas plus ingrat : les gens sont là pour dîner, ils ne sont intéressés que par ce qu'il y a dans leur assiette, ils se foutent de toi. J'ai rapidement compris que pour capter l'attention d'un public, il fallait jouer des morceaux auxquels il s'identifiait. Tous les publics aiment participer. Du coup, je tapais dans les standards anglophones, un répertoire de 300 à 400 chansons. Par exemple, quand le public était dur, je balançais une "Mercedes Benz" de Janis Joplin, afin de les réveiller d'emblée."